

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

## JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,  
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.  
Bureaux A Montréal, 10, Rue St. Vincent.

**SOMMAIRE.**—Chronique.—Les funérailles chrétiennes.—Biographie de Sir Etienne Puschal Taché, baronet.—Notice biographique de l'hon. George René Sèveuse, comte de Beaujeu.—Fête des ouvriers Canadiens-français.—Exposition universelle de 1867.—Le Divorce, ses suites funestes, (suite.)—Discours prononcé à Québec sur la St. Jean Baptiste, par M. l'abbé Chandonnet, (suite.)—Retraite pastorale à Montréal.—Annuaire de l'Université-Laval.—Mort de Messire Ed. Faucher, curé de Lotbinière.

### CHRONIQUE.

**SOMMAIRE.**—Sir Etienne Taché.—Formation du nouveau ministère.—Ouverture du Parlement.—Rapport de la délégation.—Enlèvement de M. Saunders.—Conséquences de la guerre civile aux Etats-Unis.—Leur relation avec l'étranger.—Situation au Mexique.—Sociétés contre le luxe.—Petites nouvelles européennes.

La mort de Sir Etienne Taché, malgré le vide qu'elle laisse dans les affaires politiques et le deuil qu'elle répand sur tout le pays, n'a point empêché le ministère de se présenter devant les chambres au complet, avec un programme sérieux et des principes qui paraissent être ceux de la grande majorité de la représentation nationale. La province, à cette époque certainement critique de son histoire, perd dans Sir Etienne des conseils précieux et une expérience consommée des hommes et des choses; Sir Narcisse Belleau, le Premier, recueille une belle succession, quoique lourde à porter et pleine de responsabilité; mais voilà tout le changement qu'une telle mort apporte, en de telles circonstances, à la marche des événements. Les bases sur lesquelles s'est formée la coalition de l'année dernière restent les mêmes; seulement un homme nouveau est donné à la solution d'une vieille situation.

Aussi les ministres n'ont eu qu'à mettre devant les chambres le résultat officiel de leur mission en Angleterre, dans un rapport à Son Excellence, que nos lecteurs ont sans doute lu dans les journaux politiques. On y voit que les délégués ont tour à tour traité avec les ministres de l'Empire les importantes questions de Confédération, de chemin de fer intercolonial, du traité de réciprocité, des défenses de la province et du territoire de la Baie d'Hudson, et que sur toutes ces questions l'entente a été franche, loyale et sincère. Pourtant, tout en

convenant avec notre ambassade de la nécessité pour les deux pays de régler ces questions au plus tôt, le Ministre des colonies a cru devoir sauver l'honneur et la moralité des négociations: " Sous les circonstances présentes, le gouvernement n'entend pas presser auprès du gouvernement canadien toute décision que l'on peut remettre sans manquer à la prudence, sur un sujet aussi important au bien-être futur des provinces de l'Amérique Britannique du Nord, que celui de la défense du Canada. Le gouvernement comprend les raisons de ce retard jusqu'à ce que l'on constate quelque progrès dans la question de l'union des colonies, et que l'on puisse voir si elle sera adoptée par toutes les provinces."

La grande question constitutionnelle, comme l'a fait remarquer l'un des ministres, se trouve donc forcément ajournée à la prochaine session. Pendant ce temps les esprits, dans les provinces du Golfe, remis des récentes agitations, reprendront leur assiette; et, dans le calme de leurs réflexions, se rendront peut-être au désir de la métropole. Sinon, le programme du ministère reprendra ses proportions primitives: la fédération des deux Canadas. Ainsi la session, qui s'est ouverte le 8, à Québec, sera courte et marquera peu dans l'histoire de notre gouvernement parlementaire. L'adresse en réponse au discours du Trône a été votée d'emblée dans les deux Chambres; les subsides obtenus et quelques mesures secondaires passées, le Parlement, croit-on, sera prorogé, pour ne s'ouvrir de nouveau que dans la nouvelle capitale des Canadas.

Pendant que tout le monde méditait sur cette situation de nos affaires politiques, on fut étonné d'apprendre un matin qu'une tentative d'enlèvement avait été faite sur la personne de M. Saunders, sudiste impliqué dans l'assassinat du Président Lincoln, et pour la tête duquel une récompense de 25,000 piastres est promise. Le gouvernement de Washington a-t-il mis la main dans cette violation du droit d'asile que l'Angleterre a toujours été glorieuse d'offrir aux citoyens de toutes les nations? Notre territoire était-il envahi et pollué

d'après les ordres d'une puissance étrangère ? Certains journaux en exprimèrent la crainte et en firent ressortir l'infamie. Mais la police en déjouant le complot des maraudeurs, détrompa messieurs les journalistes en les rassurant, et prouva que les auteurs du complot ne sont rien moins que des aventuriers qui, alléchés par l'effet d'une forte somme, avaient pris sur leur honneur de nous brouiller avec nos amis les Américains. Malgré les dire de la police, plusieurs personnes ont bien encore des doutes sur le véritable caractère de ces bandits ; pour nous, nous ne voulons pas faire remonter si haut la responsabilité de pareils actes. Si les États-Unis n'ont plus les armées du Sud sur les bras, elles ont assez d'autres questions à régler, sans nous chercher une querelle d'Allemand ; car, comme le remarque un écrivain distingué, la guerre qui vient de se terminer dans l'Amérique du Nord a produit deux révolutions que personne ne voulait ni ne prévoyait, quand elle a commencé : une révolution sociale et une révolution politique. La révolution sociale est la conséquence de l'esclavage ; la révolution politique résulte de la soumission des États particuliers au pouvoir central.

Par leur affranchissement, les esclaves ont cessé d'être la propriété de leurs maîtres ; ce ne sont plus des choses, mais des hommes, appelés à jouir tôt ou tard de tous les droits de citoyens. Au travail forcé a succédé le travail libre ; au fouet du commandeur, la volonté de l'ouvrier émancipé.

Par suite de la soumission des États du Sud et surtout des principes qui ont présidé dans le Nord à la conduite de la guerre, il n'y a plus un seul des anciens États de l'Union qui puisse prétendre à cette autonomie que lui assurait la constitution ; tous sont subordonnés au gouvernement de Washington.

Ce ne sont plus des États fédérés, maître absolus chez eux et seulement liés ensemble par un pouvoir commun chargé de les représenter au dehors ; ce sont aujourd'hui autant de parties d'un seul et grand État, pareil aux vieux États de l'Europe, avec leur division en provinces et en départements. L'ancienne confédération est morte, la guerre civile l'a tuée ; l'*Union* a disparu pour faire place à l'*Unité*.

Qui pouvait prévoir ces résultats au commencement de la guerre ? Personne, pas plus dans le Nord que dans le Sud. C'est là cependant un grand événement.

Mais allant au fond des choses, qu'auront gagné les noirs en Amérique ? Nul ne le sait. Les voilà émancipés, c'est-à-dire, libres de vivre de leur travail et reconnus légalement les égaux des blancs ;

mais voudront-ils, sauront-ils travailler librement, et leur laissera-t-on la pratique de leurs droits égaux ? Tout ce que nous apprenons de leur situation nous fait craindre que leur prétendue égalité de travail ne soit en réalité que la liberté de se livrer à la paresse et de mourir de faim ; que leur prétendue égalité ne se borne à être exclus de toute société, de toute communauté avec les blancs, ainsi que du droit de monter dans les mêmes voitures publiques, et que cette malheureuse race noire ne soit condamnée à évacuer la libre Amérique pour retourner finir ses jours sur la terre africaine.

Le second résultat de la guerre civile américaine, c'est-à-dire la transformation de trente trois États fédérés en un grand État unitaire, peut avoir pour l'ancien monde comme pour le nouveau, des conséquences incalculables. On connaît l'immense étendue et l'inépuisable fécondité de ce sol presque vierge, et l'incroyable activité de ces populations qui se multiplient et se renouvellent sans cesse par le courant d'émigration de l'Europe ; qui ne connaissent d'autres lois que celle du succès et d'autre cri que : *En avant !* De quoi ne seront-elles pas capables désormais, lorsqu'au lieu d'être divisées en États distincts, ayant des vues et des intérêts différents, elles se trouveront réunies sous une seule et même autorité, disposant de toutes leurs ressources, de toutes leurs forces, et pouvant les diriger vers un même but ?

Comprendre et pratiquer cette grande politique que les premiers écrivains d'Europe lui expliquent journellement serait tout à la fois le bonheur, la gloire et la source toujours féconde de la suprématie de la jeune République sur ce continent. Avant de se livrer aux hasards d'une guerre soit avec la France, soit avec l'Angleterre, qu'elle cicatrise les plaies de son étonnante révolution et qu'elle réunisse toutes ses forces en un seul et même faisceau. Alors, tranquille et forte à l'extérieur, elle pourra, d'une main vigoureuse, étendre son influence loin de ses frontières et se faire respecter !

S'il faut en croire quelques journaux, il paraîtrait que les Américains auraient sur le Rio-Grande un corps d'armée d'observation fort de 100,000 hommes, bien équipés et parfaitement disciplinés, prêts à traverser la frontière et à donner la chasse aux Français et aux Autrichiens jusqu'à Vera-Cruz.

Il est fort douteux que le maréchal Bazaine, qui a chassé les libéraux mexicains de tous leurs principaux postes, laisse le sien à si bon marché. Il est encore plus douteux que Napoléon consente, de gré ou de force, à renverser un établissement établi au prix de tant de sacrifices. Là où est le drapeau

de la France, là est la France elle-même, pleine d'honneur, de gloire et de civilisation, et jamais impunément insultée.

Il est fortement question d'organiser à New-York une société de la plus haute importance au point de vue de l'économie et des bonnes mœurs. La chose n'est pas nouvelle en France, en Angleterre et à Rome. On sait qu'en France, M. Dupin est le chef de la croisade contre le luxe des femmes, chaque jour de plus en plus extravagant, et contre toutes les mauvaises conséquences qu'amène ce luxe. Il s'agit d'arrêter, par tous les moyens possibles cette rage de briller vaniteusement à l'heure actuelle, au détriment de l'avenir le moins éloigné.

Cette croisade réussira-t-elle ? nous le désirons ; mais *quid leges sine moribus ?* et que sont les lois sans l'influence bénie et toujours féconde de la Religion ?

Emportée par son sujet, notre chronique allait se faire moraliste à l'encontre de M. Dupin, et oublier un peu les événements politiques de la vieille Europe. Mais à qui la faute ? Un jour, il nous en souvient, une personne grave fit perdre son abonnement à un journaliste, parce que ce dernier avait oublié d'annoncer, dans sa feuille, une bataille qui n'avait n'avait pas eu lieu. Il faut des nouvelles, des nouvelles, des nouvelles à tout prix. A quoi servent les journaux s'ils ne donnent pas de nouvelles ? Oui, mais la quinzaine a été paresseuse et se fait encore tirer l'oreille. N'importe, des nouvelles ! Eh bien ! nous sommes dans la canicule ; il fait chaud, bien chaud ; les familles désertent la ville et vont chercher la santé, avec les joies pures, au sein de la douce tranquillité de la campagne. En Europe, on fait tout comme ici : la diplomatie se repose, et les souverains vont se reposer dans la campagne des fatigues du trône. Napoléon est parti pour Plombières, où il va mettre, dit-on, la dernière main au deuxième volume de son *Histoire de Jules César*, tandis que l'Impératrice et le Prince Impérial sont rendus à Fontainebleau. Pendant son séjour dans cette place, l'Impératrice recevra la visite au Prince et de la Princesse de Galles, lesquels iront ensuite passer une semaine à Paris. Aux dernières dates, Leurs Altesses étaient encore au Mont St. Michel.

L'Empereur d'Autriche et le roi de Prusse auront aussi, dit-on, une entrevue à Salzbourg. Plusieurs autres petits souverains sont en voyage ; la santé du roi des Belges est grandement compromise.

Comme on le voit, tout se borne, dans les nouvelles d'Europe, ou à des voyages d'agrément, ou à des maladies sérieuses de la part des souverains.

On parle cependant, malgré le démenti de la *Nazione* de Turin, des propositions que François-Joseph d'Autriche aurait fait faire à Napoléon de reconnaître le nouveau royaume d'Italie. *Si non e vera, bene trovata.* Nous attendons d'autres autorités pour croire à la chose. L'Espagne, elle, a reconnu sans condition Victor-Emmanuel, et les rapports entre les deux gouvernements sont sur un pied d'amitié sans égal. Sa Majesté catholique, dont presque tous les *bien-aimés cousins* ont été chassés de leurs États par son nouveau protégé, donne pour raison que son isolement nuirait à ses peuples sans être utile au Pape ni aux princes dépossédés, qui, du reste, ont toutes ses sympathies.

Le royaume d'Italie se trouve donc reconnu par toutes les puissances, l'Autriche et Rome exceptées. Mais les ministres de Victor-Emmanuel paraissent disposés à donner certaines satisfactions à ces deux cours. Malgré que la mission de M. Vegezzi ait manqué à Rome, ils se disposent à rappeler dans leurs diocèses les évêques exilés à la suite des événements de 1860. Il ne resterait plus que le triste veuvage des églises privées, par la mort, de leurs premiers pasteurs. Espérons que cette lamentable situation s'améliorera bientôt tout à la gloire de la Religion et du bonheur du peuple italien.

Le Pape a quitté Rome le 12 juillet pour aller passer l'été à Costel-Gondolfo, comme d'habitude. Le voyage a été fait par l'ancienne route, au milieu des acclamations du peuple, qui trouve dans Pie IX un vrai père. La santé du Souverain Pontife est excellente. Le Cardinal Antonelli et Mgr. de Mérode, qui continuent toujours à jouir de la confiance du St. Père, restent à Rome. Le Cardinal ira une fois par semaine à Costel-Gondolfo. La surveillance du départ de Sa Sainteté pour cette résidence, le général de Montebello, qui a obtenu trois mois de congé en France, a été reçu en audience au Vatican.

### Les Funérailles Chrétiennes.

Les colonnes de nos journaux catholiques sont remplies de magnifiques descriptions sur les obsèques des personnes illustres que la mort vient de frapper coup sur coup au milieu de nous. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en publiant aujourd'hui une étude sur les *funérailles chrétiennes*.

Quoi de plus touchant et de plus beau que les funérailles chrétiennes ? L'Église qui consacre notre berceau, ne néglige rien pour rendre le chrétien respectable, alors que, parvenu au terme de sa carrière, il descend dans la tombe pour y subir l'arrêt qui le condamne à retourner en poussière.

Aussi de quels touchants honneurs n'environne-t-elle pas nos corps aussitôt que la mort les a frappés ? Elle charge ses enfants de les parer d'un vêtement blanc,

symbole d'innocence, qui rappelle le saint suaire dont le corps du divin Sauveur fut enveloppé. On les dépose dans l'appartement le plus convenable, sur un lit de parade, au centre d'une chapelle mortuaire, formée de rideaux blancs, sur lesquels se dessinent en feuillage des signes religieux et les emblèmes de la mort. La Croix qui la vainquit sur le Calvaire se dresse à côté de ses victimes, comme gage de leur triomphe à venir. En signe de la couronne immortelle qui les attend, on place sur leurs poitrines glacées une guirlande de fleurs, dont la beauté fugitive figure la vanité de nos espérances terrestres, qui, elles aussi, s'effeuillent l'une après l'autre, et ne laissent, à l'âme désenchantée, qu'une profonde amertume. Près d'eux, on fait brûler quelques flambeaux dont la lumière est l'emblème de l'amour divin qui vit et brûle au-delà de la tombe. Pour chasser loin d'eux les esprits des ténèbres, on place à leurs pieds un vase d'eau bénite, avec quelques branches de rameau, dont une main amie vient en priant asperger leur dépouille. La nuit se passe près d'elle dans les veilles et la prière; quand l'heure de l'inhumation approche, le corps est déposé dans un cercueil, où l'on a jeté par piété quelques gouttes d'eau bénite et quelques grains d'encens.

Quand tout est prêt, un ami du défunt prélude à la levée du corps par la récitation du *De profundis*, au milieu des larmes et des sanglots de ses proches. Parvenu au seuil du temple, le défunt est reçu par le prêtre, qui laisse tomber sur lui, avec l'eau consacrée, les vœux suppliants d'une mère qui comprend nos douleurs présentes et futures: "Saints de Dieu, s'écrie-t-elle, au milieu du recueillement général, venez au secours de ce chrétien; accourez à sa rencontre, anges du Seigneur, recevez son âme entre vos mains et présentez-la devant le trône du Très-Haut."

Ici, dans ces cérémonies funèbres, qui n'est frappé d'une chose; d'un côté, des parents, des amis en pleurs, le glas de la mort? d'un autre côté, voici l'Église qui chante, qui chante toujours. Quel contraste! une mère peut-elle chanter en présence des restes inanimés de son fils? Et l'Église n'est-elle pas la plus tendre des mères?

Ah! sans doute, l'Église nous aime d'un amour d'autant plus vif qu'il est plus noble. Dépositaire des promesses d'immortalité, elle les proclame hautement en présence de la mort; s'il y a des larmes dans sa voix, il y a aussi de la joie. Elle pleure; mais, plus heureuse que l'infortunée Rachel, elle se console et nous console aussi, parce qu'elle sait que ses enfants lui seront rendus. Ainsi, dans les larmes des parents je vois la nature; dans les chants de l'Église je vois la foi et l'espérance; la nature s'attriste en disant: *Je dois mourir*; l'Église la console en répondant: *Vous ressuscitez*.

La levée du corps se fait processionnellement; la croix, gage d'espérance et signe de résurrection, précède le cortège. Le chrétien arrive à l'église où commence et finit sa carrière chrétienne: quel rapprochement entre le berceau et la tombe! Au milieu de l'appareil lugubre qui l'environne, on voit briller des flambeaux: c'est le joyeux emblème de son retour à une vie meilleure.

Bientôt la messe commence, non comme aux solennités du Sauveur ou de ses saints, par un transport d'allégresse, que la vue anticipée de l'Incarnation arrachait

aux Prophètes, mais par un cri plaintif qui demande le repos et la lumière pour les trépassés; "car c'est dans Sion qu'il convient de vous louer, ô mon Dieu, et c'est dans Jérusalem que nous vous rendrons nos vœux. Seigneur, exaucez ma prière; toute chair viendra vers vous pour être jugée. Donnez aux captifs le repos et la lumière: *Requiem*, etc.

"Ayez pitié d'eux, Seigneur, prenez soin de leurs misères: *Kyrie, éléon*."

À ce touchant prélude succède le chant de la collecte, où l'Église expose à Dieu les besoins particuliers de l'un de ses enfants, ou les nécessités pressantes de toutes les âmes du purgatoire.

Puis vient l'*Épître* où le grand apôtre nous apprend que si cette maison de boue tombe en poussière, nous avons dans le Ciel une demeure qui n'a pas été faite par la main des hommes.

Le pieux commentaire dont l'Église la fait suivre et la prose *Dies iræ* qui se chante ensuite portent successivement dans l'âme la tristesse et la frayeur. Qui ne s'affligerait en effet à la pensée des flammes qui consomment peut-être nos amis? ou qui ne tremblerait pour soi-même au souvenir de ce jour terrible où la trompette de l'ange, retentissant à travers les tombeaux, ira réveiller les morts, grands et petits, et les citera au tribunal de Celui à qui rien n'est caché?

"La nature est dans le désordre, la mort dans la stupeur, le grand livre ouvert, le juge est assis sur son trône; misérable, que dirai-je alors? qui invoquerai-je, lorsque le juste est à peine rassuré? Souvenez-vous, ô bon Jésus, que c'est pour moi que vous êtes venu sur la terre; ne me perdez pas en ce jour. Vous avez pardonné à la pécheresse, vous avez exaucé le larron, vous m'avez aussi donné l'espérance. Suppliant, prosterné, le cœur brisé de douleur, je vous conjure de prendre soin de mon dernier instant. O jour lamentable où nous ressusciterons tous pour être jugés! Pardonnez-nous, mon Dieu; et vous, tendre Jésus, donnez-nous la paix."

Après ce tableau du dernier jour du monde, la voix du divin Sauveur se fait entendre à l'*Évangile*, pour nous dire, comme à Marthe: "je suis la résurrection et la vie: quiconque croit et vit en moi ne restera pas éternellement la proie de la mort, mais ressuscitera au dernier jour."

"Seigneur Jésus, roi de gloire, ajoute l'Église, délivrez de leurs peines les âmes de tous les fidèles trépassés..... préservez-les des ténèbres de l'abîme, accueillez-les favorablement....."

Nous ne nous arrêtons pas à faire remarquer le chant si simple et si touchant du *Sanctus*, de l'*Agnus Dei*, ni les autres beautés de détail de la messe des morts. Nous ne voulons plus citer que cette douce prière par laquelle l'Église termine son sacrifice: "O Dieu dont tout public la tendresse, introduisez-les pour jamais dans la société de vos saints, et faites-leur bien goûter le bienfait de la paix et de l'éternelle lumière."

La messe étant terminée, on procède à l'*absoute*, dont les chants deviennent plus sombres et les supplications plus instantes: "Seigneur, s'écrie le célébrant, n'entrez point en jugement avec votre serviteur; car nul homme ne sera trouvé juste à vos yeux, à moins que vous ne le couvriez de votre miséricorde."

À ces mots, le mort dont le cadavre est là, recevant les derniers honneurs de l'Église, semble se dresser dans son cercueil pour crier à Dieu, en face de sa fa-

mille en larmes : " Seigneur, délivrez-moi de la mort éternelle, dans ce jour épouvantable où le ciel et la terre seront ébranlés, à l'avènement de votre Fils, venant juger par le feu le monde consterné. Pour moi, je suis tout tremblant, tout saisi de frayeur au souvenir de ce rigoureux examen et de la terrible sentence qui le suivra. Car ce jour est vraiment un jour de colère, de calamité et de misère, un jour amer et redoutable comme il n'en fut jamais."

" Seigneur, ayez pitié de lui," s'écrie le prêtre, aspergeant son cercueil d'eau bénite et le parfumant d'encens. Cet encens est un souvenir de la bonne odeur des vertus que ce chrétien a pratiquées et qui le font monter au ciel ainsi que la fumée des parfums.

Ensuite l'Église, d'une voix pleine de douceur, donne le signal du départ pour le lieu des sépultures en chantant ces magnifiques paroles, aussi consolantes pour le cœur des parents désolés que rassurantes pour la foi du chrétien qui vécut dans la grâce : *In paradisum* : " Ame chrétienne, que les anges de Dieu te conduisent dans le Paradis ; que les martyrs de Jésus-Christ te reçoivent à ton arrivée et te conduisent dans la Sainte Cité, dans la céleste Jérusalem. Que le chœur des anges te reçoive dans leurs rangs, et que tu jouisses avec Lazare, autrefois si pauvre, de l'éternel repos des Saints."

Enfin, la cérémonie se termine par le *Requiescant in pace*, ce chant qui retentit dans toutes les âmes comme la voix même de la douleur. Quelle combinaison de l'art pourra jamais égaler la puissance de cette note sacrée, lorsqu'une fois on l'a entendue près d'un cercueil, lorsqu'elle a été le dernier adieu du cœur au dernier reste des trésors qu'il a perdus ? A l'heure des larmes silencieuses, c'est alors que ce chant nous console ; ou plutôt il nous fortifie en nous aidant à pleurer, il amène la résignation, il relève nos pensées affaiblies sur la tombe, et, sans les éloigner de ce lieu où elles veulent demeurer, il les tourne cependant vers les cieux.

Une dernière parole de consolation est prononcée sur la fosse. Le prêtre dit, en jetant un peu de terre sur le cercueil pendant qu'on le descend dans le tombeau : " Que la poussière rentre dans la terre d'où elle est sortie, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Qu'il repose en paix. Ainsi soit-il."

Après une dernière aspersion d'eau bénite, la tombe est refermée ; et la croix qui la surmonte annonce que là est le corps d'un chrétien qui a vécu plein de charité et d'espérance, et qui attend avec confiance le jour de la résurrection générale.

Consolante pensée ! Religion sainte, soyez bénie ! Dans cette fosse surmontée de la croix, le chrétien ressemble au voyageur fatigué qui se repose doucement à l'ombre, en attendant que l'heure soit venue de reprendre sa route vers sa chère patrie.

Dans ces prières l'Église inspire plus la confiance que la terreur, plus l'amour de Dieu que la crainte. A sa voix la mort même paraît douce et désirable ; rien dans ses chants funèbres qui se borne à effrayer la nature : elle suppose toujours que c'est un juste qui vient de mourir. Elle sait que jamais les parents et les amis en larmes n'eurent plus besoin qu'alors de cette voix céleste, que le Christianisme a fait entendre à tous les vents du monde : " Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas l'espérance. Consolerez-vous plutôt, consolerez-vous ; vos morts ne sont qu'endormis ; ils se réveilleront, et vous les retrouverez dans un monde meilleur."

## Biographie de Sir Etienne Paschal Taché, Barounet.

La tombe d'un magistrat intègre et d'un grand citoyen qui fut longtemps un des chefs de sa nation, est à peine fermée, que c'est notre pénible devoir d'annoncer le départ subit et prématuré pour un monde meilleur, nous le croyons, d'un autre homme d'État, qui emporte avec lui l'estime de ses compatriotes et des regrets universels : Sir Etienne Paschal Taché n'est plus ; la mort l'a saisi au faite des grandeurs et nous l'a enlevé, chargé des honneurs que lui avaient si justement acquis le talent, la probité politique, le patriotisme éprouvé, un caractère droit, la noblesse d'âme et du sang.

Quels coups soudains la Providence frappe sur ce petit peuple français, dont la mission semble être celle d'un guerrier qui ne moissonne que des revers pour prix de sa vaillance ! Hélas ! ils s'en vont tous les uns après les autres, drus et pressés, ces soldats de nos immunités populaires, nous laissant dans le doute de savoir quoi le plus admirer dans leur admirable vie, de leur audace dans l'adversité ou de leur abnégation dans la prospérité, de leur amour de la liberté ou de leur haine de l'anarchie, en un mot de leurs vertus privées ou de leurs mœurs publiques !

Le premier et le plus jeune, qui brilla par son habileté et par sa sagesse aux jours sombres de notre histoire, qui mérita d'être l'émule de l'hon. M. Papineau, et de lui succéder comme chef, dans la confiance de la nation, Sir Louis Hypolite LaFontaine, est mort à la force de l'âge, plein de science et comblé d'honneurs. Le second, celui qui était chargé de semer dans la conscience publique, au moyen de la presse, les germes des libertés que le parti national voulait conquérir et qui fait aujourd'hui notre gloire et notre bonheur, l'honorable Augustin Norbert Morin, après une vie que Plutarque eut envie pour ses héros, vient aussi de s'endormir dans la tombe, qu'arrosèrent les larmes de tout un peuple. Et, à leur suite, nous voyons passer, au milieu du respect universel et d'une douleur commune, le plus ancien par l'âge, mais en réalité le dernier arrivé dans la lutte et le dernier parti de ces guerriers civilisateurs, Sir Etienne Paschal Taché, dont la perte a laissé le pays un moment sans conseils, égaré dans une crise que le patriotisme de nos hommes d'État tournera sans doute au succès et à l'honneur du drapeau.

Sir Etienne était né à St. Thomas, le 5 septembre 1795. " Il était, dit le *Courrier du Canada*, le plus jeune de trois frères, dont l'aîné, M. Charles Taché, après avoir fait la guerre de 1812 comme capitaine dans la cohorte des Voltigeurs-Canadiens, mourut quelques années après à la fleur de l'âge, des suites d'une blessure reçue à l'armée ; et dont le second, M. J. B. Taché, après avoir été successivement un membre distingué de l'Assemblée Législative du Bas-Canada et du Conseil Législatif du Canada, a précédé de seize ans Sir Taché dans la tombe.

" La famille Taché, dans les veines de laquelle coule le sang de Louis Joliette, découvreur du Mississipi, jouissait d'une fortune opulente avant la conquête qui opéra la ruine complète de sa prospérité matérielle."

Sir Etienne commença de bonne heure ses études au séminaire de Québec, qui a fourni tant d'hommes distingués aux lettres, à la politique et à la religion. Mais

il ne put les y terminer. Il se prépara de lui-même, par un travail constant et par une volonté énergique, dans le silence du cabinet, aux hautes et nobles fonctions qu'il devait plus tard remplir avec cette distinction et cet éclat que l'on connaît.

Doué, dit un écrivain qui fut tantôt le collègue et tantôt l'adversaire politique de Sir Étienne, doué d'un organe puissant, sonore et pour ainsi dire martial, d'une imagination vive et d'un tempérament peut-être plus vif encore, sa parole devait nécessairement être, surtout aux jours de sa jeunesse, mâle, ardente et passionnée. Aussi Sir Étienne exerça-t-il, à cette époque, une influence considérable sur les masses. On était alors sous le règne de la terreur, ou au moment d'y entrer, mais avec des espérances non déguisées. Des gouverneurs, trompés par des conseils pleins d'intérêt, cherchaient à mettre les Canadiens en contradiction avec eux-mêmes, et, sans respect pour le sang versé dans la défense de la connexion britannique, les accusaient auprès de la métropole d'ingratitude et d'infidélité. La main qui voulait étouffer les développements du gouvernement constitutionnel, qui emprisonnait nos meilleurs citoyens, voulait également arracher à l'Église ses franchises et ses immunités. Or, en ce temps-là tout comme aujourd'hui, la sève religieuse coulait abondamment avec la sève politique dans le corps de la nation. On demandait d'une voix unanime, pour toutes les races et pour toutes les croyances, ces libertés que la mère-patrie ne nous marchandait point, mieux conseillée et mieux instruite de nos dispositions. C'est à ce point de vue élevé que se placèrent les jeunes chefs de la nation; c'est sur ce terrain qu'ils combattirent les pacifiques combats de l'intelligence pour la délivrer de ses fers. On peut légitimement penser qu'avec son caractère passionné, enthousiaste, avec sa parole facile et entraînant, Sir Étienne ne fut ni le dernier à se rendre aux assemblées populaires, ni le plus timide à dénoncer aux bons habitants des campagnes les tendances et les fautes de ce qu'on appelait alors l'oligarchie, dont les haines et le souvenir sont heureusement éteints.

Mais bientôt la trompette guerrière fit taire la voix du *husting*. Les américains entreprenaient contre l'Angleterre cette guerre de 1812, qui devait si glorieusement finir pour le nom canadien. On eut alors à admirer un beau et grand spectacle. Toute cette jeunesse patriote, qui comptait Sir Étienne dans ses rangs, saisit d'enthousiasme le mousquet et vola joyeusement à la frontière. Elle se montra digne de ses pères en renouvelant, sous les yeux de ses nouveaux maîtres, les faits d'armes qui illustrent les commencements de notre histoire. Sir Étienne lui-même, muni d'une commission d'enseigne dans le 5<sup>e</sup> bataillon, et plus tard d'une lieutenance dans les *Chasseurs Canadiens* sous M. de Salaberry, fit la campagne de Plattsburgh.

« Le jeune lieutenant, dit le *Courrier*, profitait des rares moments de repos que le service lui laissait pour s'instruire lui-même, et ce fut dans ces heures d'étude qu'il résolut de s'adonner à la médecine. A la conclusion de la paix entre la métropole et ses anciennes colonies d'Amérique, Sir Étienne abandonna sa commission, se mit à étudier la médecine sous la direction de M. Pierre de Sales Latrinière, et comme le Canada offrait peu de moyen de rendre complètes les difficiles études de cet art, il alla compléter ses cours à Philadelphie.

« De retour en son pays avec le titre de médecin, il alla, en 1819, s'établir dans sa paroisse natale, St. Thomas, où il pratiqua sans interruption son art, jusqu'en 1841, mais il conserva toute sa vie quelque chose de la vie militaire, et il est mort *ministre de la guerre* ».

Les passions politiques, les haines de race, amorties pendant la guerre américaine par le danger commun et par une commune allégeance à la mère-patrie, se renouvelèrent avec plus de violence que jamais, quelque temps après la paix faite. Elles éclatèrent en menaces réciproques de 1832 à 1837. Au moment du soulèvement qui se fit dans le district de Montréal, dit le *Courrier du Canada*, le Dr. Taché était partisan de la politique de l'honorable M. Papineau, mais on pourrait ranger les opinions qu'il entretenait alors entre celles de ceux de nos compatriotes qui poussaient à la résistance armée et les opinions de ceux qui ne voyaient, en cela, de possible qu'une épouvantable catastrophe.

Il était, pour le gouvernement d'alors, au nombre des suspects, et lorsque M. Morin (qui l'a précédé de quelques jours dans la tombe), poursuivi par les autorités, vint chercher refuge au sein des populations de la Côte-du-Sud, le Dr. Taché fut un de ceux qui le reçurent et le protégèrent. Le pouvoir en eut nouvelle et, dans la supposition que sa maison servait de refuge, de salle de conseil et de dépôt d'armes, un magistrat, accompagné d'une forte escouade de police, eut ordre d'opérer une descente chez lui, avec injonction de l'arrêter si l'on réussissait à constater le moindre fait à sa charge. La police, descendue de nuit à Saint Thomas et arrivant inopinément au sein de la famille éplorée, ne trouva chez le Dr. Taché, en ce moment absent de sa maison, qu'un fusil de chasse, une paire de pistolets et son vieux sabre de 1812; le magistrat et ses hommes se retirèrent en hâte après ces recherches infructueuses.

Plusieurs de ses adversaires, en le voyant, dans les dernières années de sa vie, défendre les institutions monarchiques, lui ont jeté à la face cette partie de sa vie publique comme un reproche et une injure. Sir Étienne a-t-il jamais été un républicain? Nous le croyons pas. Monarchique et d'éducation et d'instinct, il voulait seulement, comme Chateaubriand, la monarchie constitutionnelle, c'est-à-dire par le peuple, avec ses tempéraments nécessaires sous légide de la majesté et de l'inviolabilité royales. Aussi ne fut-on pas surpris de l'entendre dire en chambre, au nom de ses compatriotes, en 1846: « Le dernier coup de canon qui sera tiré pour la suprématie britannique en Amérique le sera par un Canadien-français. » Il vengeait ainsi, par ces paroles pleines de conviction, ses compatriotes qui, à causes des événements de 1837-38, étaient soupçonnés d'infidélité à la couronne d'Angleterre en face des glorieux souvenirs de 1775 et 1812.

En 1841, les premières élections générales, après l'acte d'Union, envoyèrent en Parlement la plupart de ces anciens chefs, et M. Taché avec ces illustres patriotes. Il avait alors quarante-six ans. On pouvait craindre pour lui la vie publique, à un pareil âge, sous un gouvernement dont les rouages sont si compliqués et les fictons si difficiles à saisir. Le gouvernement constitutionnel demande une somme énorme d'élasticité d'esprit et une souplesse incomparable de caractère. C'est le gouvernement de la parole; il faut connaître le fort et le faible de chaque député; le cœur humain doit être pour un ministre un livre ouvert où il puisse

surprendre le vent de toutes les passions, les ressorts de toutes les ambitions, le mobile de toutes les actions qui gouvernent les hommes. Cette tâche que peu d'hommes s'imposent volontiers, loin d'effrayer Sir Étienne, l'encouragea dans l'étude d'un gouvernement qui envahit peu à peu avec la civilisation les premières et les plus puissantes nations. Il fut bientôt l'un des premiers dans la représentation nationale, et si sa parole ne dominait pas nos orateurs par l'éclat et la pompe, elle sortait toujours victorieuse de la discussion par la force de son raisonnement et le piquant de son bon sens.

De 1843 à 1848 les événements politiques se multiplièrent avec une rapidité sans exemple. M. LaFontaine, pour sauvegarder l'inviolabilité de la constitution, avait laissé le pouvoir, et luttait à la tête de l'opposition, en grande majorité Canadienne-française. On serait incapable aujourd'hui de se faire une idée de l'ardeur, de la violence que l'on apportait dans ces luttes où l'esprit et la lettre de la constitution étaient en jeu, si l'on ne se rappelait que le pays sortait à peine d'une révolution où les deux races avaient puisé des haines mortelles. C'est au milieu de ces joutes politiques que M. Taché prononça les paroles que nous avons déjà citées et qui eurent un grand retentissement. Elles lui valurent, en 1846, la place de député-adjutant général des Milices du Bas Canada, que lui offrit le ministre Draper-Viger, et qu'il accepta d'après les instances de ses amis.

En 1848, le peuple envoyait en Parlement une majorité imposante contre ce gouvernement, et Lord Elgin demanda à MM. LaFontaine et Baldwin de former un ministère. M. Taché devint ministre des Travaux Publics. Il travailla dans cette situation nouvelle, observe un de ses successeurs au même poste, avec cette ardeur et cette conscience qu'on lui connaît. Personne n'a oublié son rapport de 1848, où, dans une classification des travaux publics, il prouva que le Bas-Canada n'avait pas eu sa juste part.

En 1848, lors de sa rentrée dans la vie publique, M. Taché avait été nommé membre du Conseil Législatif à vie, et en 1849, il laissa la portefeuille des Travaux Publics pour celui du Trésor, qu'il occupa jusqu'en 1851.

En 1848, M. Taché prit une part très-active dans les troubles qui suivirent la sanction par le gouverneur du *bill d'indemnité*. Quand le parlement eut été ravagé et incendié par les émeutiers, ce fut lui qui organisa une espèce de garde civile qui sauva peut-être la vie à Sir Louis Hyppolite LaFontaine, alors chef du gouvernement.

En 1851, M. LaFontaine laissait le pouvoir plus encore par dégoût que de lassitude, à l'âge de quarante-quatre ans. Bientôt il était placé à la tête de la magistrature canadienne, qu'il illustra jusqu'à sa mort. Le ministre Hincks-Morin remplaça le ministère LaFontaine-Baldwin, lequel, en 1856, se retira devant un vote adverse de la chambre, pour être remplacé à son tour par le ministère Taché-Macdonald. Il occupa, dès ce jour, la présidence du Conseil Législatif jusqu'à l'époque où il se retira, de son plein gré, de la vie ministérielle, laissant le pouvoir à M. J. A. Macdonald, qui prit M. Cartier pour chef de la section du Bas-Canada.

M. Cauchon s'étant retiré du pouvoir en 1857, M. Taché le remplaça temporairement au ministère des Terres de la Couronne. Cependant, cette année même, il

prit congé de ses collègues. Un an après, Sa Majesté le créait chevalier de ses propres mains, au château de Windsor et, en 1860, lui conférait le titre magnifique de Colonel dans l'armée régulière et d'aide-de-camp conjointement avec Sir Allan MacNab. Ce fut en cette qualité qu'il suivit le prince de Galles dans ses pérégrinations à travers le Canada.

En 1862, le Souverain Pontife conféra à Sir Étienne Taché l'insigne honneur de le nommer Commandeur de l'Ordre de St. Grégoire le-Grand, classe militaire.

En 1864, le ministère Macdonald-Dorion se retirait faute d'une majorité suffisante dans les Communes, non sans avoir offert à Sir Étienne la responsabilité d'une coalition entre les conservateurs et les libéraux. Sir Étienne crut devoir refuser, s'appuyant en cela sur son grand âge et les services rendus. Mais comme la crise se continuait au détriment du pays, il fit à ce dernier le sacrifice d'une vie de repos et devint le chef du Cabinet Taché-Macdonald. Quand le parti libéral lui reprocha sa rentrée aux affaires, il lui répondit : " Je fais pour mes amis ce que je ne suis pas obligé de faire pour mes adversaires. " Jamais homme politique ne fut plus constant dans ses principes ni plus fidèle à ses amis.

Au mois de juin 1864, le Cabinet Taché-Macdonald fut à son tour défait par un vote des Communes, et le gouverneur accorda à ses ministres le bénéfice d'un appel au peuple. Mais avant d'en venir à cette extrémité, il leur conseilla une coalition avec les libéraux ; et M. Brown entrant au ministère, soutenu de ses amis, Sir Étienne conserva le titre et la place de chef avec M. John A. Macdonald. C'est à ce dernier poste que la mort est venue l'enlever à la vénération de ses amis et à l'admiration de sa race, à l'âge de 70 ans, dans sa résidence de Montmagny, dans les bras de sa famille et muni de tous les secours de l'Église, le dimanche 30 juillet, à 2 hrs. moins dix minutes de l'après-midi. Dans les circonstances, cette mort est plus qu'une perte ordinaire d'un bon citoyen, c'est une perte nationale.

Ainsi, finissons cette notice en disant avec le *Courrier du Canada* : " Ayant esquissé à grands traits les principaux événements de la vie d'une de nos plus belles gloires nationales, disons un mot de l'homme lui-même et de ses derniers moments.

" Sir Étienne Paschal Taché était avant tout un homme de foi, aimant l'Église et toujours prêt à la servir. Magnifiquement doué sous le rapport de l'intelligence, il l'était encore plus sous le rapport du caractère, cette qualité aussi précieuse que rare et qui n'est donnée en partage qu'à ceux qui croient et se dévouent. Faisant assez bon marché des choses de médiocre importance, dans lesquelles il se montrait plein de conciliation, il était inflexible dans les grandes choses et immuable dans ses principes, en faveur desquels il déployait dans l'occasion une énergie qui ne s'est jamais un instant démentie dans le cours de sa longue et laborieuse carrière.

" Sir Étienne a été un des orateurs les plus distingués de nos chaires; sobre de sa parole, il ne parlait pas très-souvent, mais il parlait toujours avec effet; ses discours, dans les grandes occasions, étaient toujours semés de quelques-unes de ces phrases qui restent, parcequ'elles peignent et caractérisent la chose, la personne ou la situation. Sir Étienne savait aussi écrire, comme le prouvent, entre autres, les quelques écrits



suiuants qui restent de lui, savoir : Une étude sur l'éducation, physique publiée dans le recueil appelé le *Répertoire National* ; un mémoire historique sur le combat de Plattsbourg, publié dans le recueil de la Société Historique de Montréal, et une brochure sur la Milice, publiée à Québec et signée *Un vétéran*.

« Mais ces choses, toutes belles et bonnes qu'elles soient en elles-mêmes, ne seraient, après tout, que des choses bien inutiles pour l'homme qui ne couronnerait pas son existence par une mort chrétienne. Savoir mourir, voilà le savoir par excellence : bien mourir, voilà l'acte par excellence. Sir Etienne Taché n'avait pas attendu le moment de la mort pour y penser ; mais à mesure que le mal qui le minait faisait des progrès, il y pensait de plus en plus et, plusieurs jours avant l'heure fatale, il cessa tout à fait de se préoccuper des affaires de ce monde, pour ne plus songer qu'à paraître devant son juge.

« Sa maladie ne semble se rattacher, de l'avis des médecins qui l'ont soigné, à aucune affection organique. Mais avoir été un affaiblissement graduel des forces vitales. Pendant les huit ou neuf mois qu'il s'est ainsi senti affaiblir petit à petit, Sir Etienne Taché n'a point vu son intelligence partager les faiblesses du corps et n'a point perdu le sommeil, excepté dans les derniers jours de son existence. Pendant les deux dernières vingt quatre heures qu'il a passé sur la terre, sauf la dernière heure d'une agonie parfaitement tranquille, il a souffert énormément, mais avec calme, de spasmes dans les entrailles et dans l'estomac ; il avait heureusement avant ce temps reçu la Sainte Communion ; car il fut ensuite tourmenté de vomissements presque continuels. Au milieu de ces douleurs il restait composé, se recommandant à Dieu et se contentant d'accorder à la nature des gémissements dans les moments des plus grands souffrances. Ses forces diminuant, il reçut l'Extrême-onction, après laquelle il se faisait dire tout haut de temps à autre, par sa fille, qui ne l'a pas laissé d'un instant depuis ce moment, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, qu'il répétait tout bas. Il embrassait souvent son crucifix avec amour.

« A un moment qu'il paraissait souffrir horriblement et que ses gémissements arrachaient des larmes à sa famille réunie autour de son lit de douleur, quelqu'un de la famille lui dit : — Courage ! Unissez vos souffrances à celles du Sauveur sur la croix ; dans peu vous serez dans le Ciel.

— « Qui mes chers enfants, répondit-il d'une voix ferme. J'ai confiance dans la miséricorde de mon Dieu, je devrais peut-être ne pas me plaindre ; mais c'est cette pauvre nature qui se lamente ainsi. »

« C'est dans ces sentiments qu'il est arrivé à la dernière phase de sa vie ; vers une heure de l'après-midi, il a semblé s'endormir d'un sommeil d'agonisant qui termina, une heure après, paisiblement sa carrière terrestre.

« Nous avons voulu donner ces quelques détails, ajoute le *Courrier*, recueillis par ceux qui ont assisté aux derniers moments de Sir Etienne Paschal Taché comme sujet d'édification. Ceux que les desseins de la Providence ont appelé aux dignités de ce monde doivent aux autres l'exemple. Le spectacle d'une mort chrétienne est un grand enseignement dont tous peuvent profiter et dont nous voudrions voir surtout

profiter les malheureux qui travaillent à affaiblir chez le peuple canadien cette foi vive qui fait la force des peuples, cette foi et ces œuvres qui font le salut éternel des âmes. »

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

DE L'HONORABLE GEORGE RÉNÉ SAYEUSE COMTE DE BEAUJEU.

La même semaine que la mort enlevait à nos affections et au respect universel l'Honorable juge Morin, elle allait frapper, d'une manière inattendue, en son manoir au Côteau du Lac, l'Honorable George René Sayeuse de Beaujeu, comte de Beaujeu, membre du Conseil Législatif de cette province, et seigneur de Soulanges et de la Nouvelle-Longueuil.

M. le comte de Beaujeu gardait sa chambre depuis quelques jours, souffrant d'une névralgie qui n'inspirait à sa famille aucune crainte sérieuse, lorsqu'il fut attaqué tout-à-coup de paralysie, le mercredi 26 du mois dernier, jour de la fête de Ste. Anne.

On célébrait alors le Jubilé à St. Zotique, où se trouvait réuni tout le clergé des alentours de cette paroisse.

M. l'abbé Dufour, curé du Côteau du Lac, revenu en toute hâte, vint prodiguer au malade les consolations de la religion, et dans le courant de la journée, M. le comte de Beaujeu, après s'être confessé deux fois, reçut l'Extrême-Onction et ensuite le St. Viatique.

Cependant, les docteurs Nelson et Campbell accourus de Montréal, n'avaient pas encore perdu tout espoir de sauver l'illustre malade. Sur le soir, ils lui firent une opération douloureuse qu'il supporta avec le plus grand courage. Cette opération fut suivie d'un mieux sensible, mais ce mieux n'était que trompeur, et le lendemain, les médecins déclarèrent que la gravité de la maladie épuisait toutes les ressources de l'art et de la science et que la situation était désespérée.

M. le comte de Beaujeu apprit cette nouvelle avec le calme et la résignation du chrétien qui a fait le sacrifice de sa vie.

Dès lors toutes ses pensées, toutes ses aspirations se tournèrent vers le ciel.

Madame de Beaujeu, surmontant sa douleur avec cette abnégation, cet héroïsme que peut seule inspirer la foi la plus vive, exhortait son mari à la mort.

— Ne pense plus à moi, lui disait-elle en retenant ses larmes, oublie-moi.

Et comme M. le comte de Beaujeu répondait à ces paroles en lui serrant la main,

— Georges, continuait Madame de Beaujeu plaçant le crucifix entre sa main et celle de son mari, Georges... oublie-moi... oublie tout ce que tu as sur la terre pour te transporter dans le ciel où tu seras bientôt.

Au milieu des souffrances les plus cruelles, M. le comte de Beaujeu a toujours montré une résignation parfaite.

Jusqu'à son dernier soupir on l'a vu presser le crucifix sur ses lèvres et sur son cœur, témoignant ainsi sa soumission pleine et entière à la volonté de Dieu et son attachement à la Sainte Église.

Dans la nuit du vendredi au samedi 29 juillet, quelques instants avant la mort de M. le comte de Beaujeu, Sœur Marie de la Croix, qui priait au chevet de son père, dit à Madame de Beaujeu :

— Maman, je crois que papa a perdu connaissance.

Le père mourant, jetant alors les yeux sur sa fille et la fixant comme pour l'embrasser d'un dernier regard, éleva sa main qui portait le crucifix, le pressa sur ses lèvres qui s'agitèrent comme pour murmurer une prière, et s'éteignit doucement dans le sein du Seigneur, entre une et deux heures du matin, sans avoir perdu un seul instant sa présence d'esprit.

Pendant les quatre jours qui ont précédé les funérailles, le manoir a toujours été rempli d'une foule pieuse et recueillie, qui venait contempler une dernière fois les traits de M. le comte de Beaujeu et prier au pied de son cercueil.

Lors de la levée du corps, il y eut une de ces scènes de douleur navrante que la plume ne saurait retracer.

Le cercueil venait d'être porté sous le portique tout tendu de noir, et la foule remplissait le parterre du manoir, la longue avenue et une partie de la grand' route.

Tout-à-coup, au milieu du plus profond silence, éclatèrent des cris d'angoisse et des gémissements. C'était madame de Beaujeu qui voulait suivre le corps de son mari, tandis que ses enfants sanglotaient à fendre le cœur.

Tout le monde pleurait, quand le cortège se forma pour prendre la route de l'église des Cèdres, où devait se célébrer le service funèbre pour le repos de l'âme de M. le comte de Beaujeu.

Il pouvait être onze heures et demie lorsque cette lugubre procession arriva devant l'église, où un nombreux clergé reçut le corps, et le service funèbre commença aussitôt.

Ce fut M. l'abbé Dufour, qui avait assisté M. le comte de Beaujeu pendant sa maladie, avec un dévouement sans bornes, qui chanta la messe solennelle des funérailles, à la demande expresse de madame de Beaujeu.

Il avait pour assistants M. l'abbé de la Vigne, de St. Sulpice, et le Rév. M. Lauriol, vicaire des Cèdres.

Rien ne saurait rendre l'aspect saisissant que présentait l'intérieur de l'église, entièrement tendue de noir et illuminée par des milliers de cierges.

Au milieu de la grande allée, en face du grand autel, reposaient sur un catafalque élevé ruisselant de lumières, les dépouilles mortelles de M. le comte de Beaujeu, et la foule des fidèles, que l'on peut porter à 3,000, se pressait tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'église.

Le chœur était littéralement comble. A l'exception des RR. PP. Oblats, qui avaient envoyé leur condoléance, les différents ordres du clergé y étaient représentés.

On y voyait le Rév. M. Moreau, chanoine et archidiacre, de l'évêché; M. l'abbé Lamarehe, de l'évêché; M. l'abbé Lenoir, directeur du collège de Montréal; les Révds. MM. Tambareau et P. Rousseau, de St. Sulpice; les RR. PP. Michel et Pelletier, de la compagnie de Jésus; M. l'abbé Verrean, principal de l'école normale Jacques-Cartier; M. l'abbé T. de Gaspé, curé de St. Apollinaire; M. Roux, curé des Cèdres; M. Brassard, archiprêtre, de Vaudreuil; M. Charland, archiprêtre de Beauharnois; M. Cholette, archiprêtre, de St. Polycarpe; M. Archambault, curé de St. Timothée; M. Marsolais, curé de St. Olet; M. Lavallée, curé de St. Zotique; M. Dequoy, de St. Hermas; M. Viuet, de St. Polycarpe; M. Dunesnil,

directeur du collège de St. Jean; M. Cuisse, professeur au collège St. Jean, etc.

On remarquait parmi les laïques, les Hons. Juges Aylwin et Mondelot; l'Hon. M. Chauveau, Surintendant de l'instruction publique; M. le Major Campbell, M. Bouthillier et M. Delisle, porteurs des coins du drap.

A côté et à la suite des deux fils du défunt, de M. l'abbé T. de Gaspé, de M. Alfred de Gaspé, de M. W. Fraser, seigneur de la Rivière du Loup, on remarquait les Hons. juges Stuart, Loranger et Drummond; les Hons. MM. Alleyn, et J. O. Bureau, conseiller législatif; les Drs. Meilleur et Beaubien, anciens présidents de la Société St. Jean-Baptiste, et M. le professeur Biband, le Dr. Nelson, M. Malcolm, M. Harwood-Lorinière, seigneur de Vaudreuil; M. le Lt.-Col. de Salaberry, MM. DesRivières, Rodolphe Laflamme, Duckett, M. P. P., le Dr. Masson, et toutes les notabilités du comté.

Pendant la célébration du service, les chœurs de la paroisse de Montréal ont fait entendre des chants funèbres de la plus grande beauté et d'un effet saisissant.

Aucun spectacle n'aurait pu impressionner plus vivement la foule.

L'église revêue de ses vêtements de deuil les plus pompeux et appelant, par la voix de ses ministres, la miséricorde divine sur ce grand de la terre qui venait d'être arraché presque tout d'un coup à l'amour de sa famille et à l'affection de ses nombreux amis; l'harmonie lugubre des chants sacrés, le recueillement profond des assistants, dont le visage et le maintien trahissaient une profonde tristesse, et de temps à autre, les sanglots et les pleurs se faisant jour à travers les éans de la prière, tout contribuait à répandre sur cette cérémonie un cachet d'incomparable solennité et à rappeler que si les grands d'ici-bas sont vaines et passagères, Dieu seul est grand et éternel.

A une heure de relevée, après l'absoute, le corps de l'Hon. George René Savense comte de Beaujeu était descendu dans le caveau de la famille, au pied même de l'autel, et la foule s'écoula silencieuse et émue.

M. le comte de Beaujeu venait à peine d'avoir accompli sa cinquante-cinquième année, et était la vivante personnification de ces grands seigneurs d'autrefois dont le portrait a été si heureusement et si fidèlement retracé par M. de Gaspé, dans un livre vraiment national qui vivra aussi longtemps que les lettres canadiennes et qu'on parlera le français sur ces bords.

Doué d'une mémoire et d'une activité prodigieuses, M. le comte de Beaujeu avait fait une étude spéciale de nos vieilles lois françaises et de l'histoire du pays. Sa mort laisse inachevés des travaux considérables, et une foule de matériaux précieux sur les anciennes familles du Canada et leurs ramifications tant en France qu'en Angleterre.

M. le comte de Beaujeu était en rapport avec la plupart des savants de ce continent. Quelques jours avant de mourir, il avait encore écrit une longue lettre pleine de renseignements historiques, au savant historien américain, M. Shea.

La perte de M. le comte de Beaujeu, comme celle de M. l'abbé Ferland, est, à nos yeux, une calamité nationale.

Espérons cependant, comme dit la *Minerve*, espérons qu'un jour, la main pieuse de ses fils, recueillant ces

manuscris précieux, élèvera, en les publiant, un monument durable à la mémoire paternelle, pour la plus grande gloire du pays.

Espérons aussi que Madame de Beaujeu et sa famille recevront, comme un baume salutaire, les marques de respectueuse sympathie qui leur viennent de toutes parts, et puiseront dans le souvenir de la mort si chrétienne et si édifiante de M. le comte de Beaujeu, des consolations proportionnées à leur grande et légitime douleur.

### Fete Patronale des Ouvriers Canadiens-Français.

Mardi soir, les drapeaux français et britannique et le gros Bourdon annonçaient du haut des tours de Notre-Dame, comme aux plus grandes solennités de l'année, la fête du lendemain; et mercredi matin, l'aurore annonça une des plus belles journées que l'on pût désirer.

La messe solennelle fut chantée par M. le Chapelain de l'Union St. Joseph, le Rév. Messire Fabre, et le sermon de circonstance fut fait par le Rév. Messire Giland. Voici le résumé que la *Mercure* en a donné. *Beatus qui intelligit super egenam et pauperem: in die nu à liberabit eum Dominus:* (Heureux celui qui sait comprendre la misère du pauvre, le Seigneur le délivrera au jour de sa colère.)

“ Ces paroles du roi prophète semblent s'adresser spécialement à vous, M.M. de la classe ouvrière, qui avez formé des associations destinées au soulagement de la veuve et de l'orphelin, et dont le but est la charité chrétienne. Vous avez voulu retrancher quelque chose sur le salaire de la semaine pour vous protéger dans les jours d'affliction, et vous avez su vous priver du superflu pour ne pas manquer du nécessaire. Heureux ceux d'entre vous qui ont exécuté un tel projet; heureux ceux d'entre vous qui ont écouté la voix de l'indigent lorsqu'il était dans les angoisses de la faim aux mauvaises heures de la pauvreté! le Seigneur vous délivrera au jour de ses vengeances et de sa colère.

L'œuvre que vous avez entreprise est une œuvre chrétienne, sainte et qui mérite tout l'encouragement désirable. Et c'est avec joie que nous, ministres du Très-Haut, vous voyons réunis aux pieds des autels, implorant la puissance céleste de couronner de succès votre belle entreprise. Vous avez bien fait de la mettre sous le patronage de la religion; et pourrait-il en être autrement? votre entreprise n'a-t-elle pas pour but de vous aimer les uns les autres? et la religion n'a-t-elle pas pour précepte: “ Aimez Dieu, aimez votre prochain comme vous-même? ”

L'Église a toujours marché sur les traces de son divin Époux, et comme lui, elle n'a jamais refusé de tendre la main à l'indigent. L'histoire de l'Église, c'est l'histoire de la charité. Non seulement elle donne elle-même, mais encourage ses membres à donner à leurs frères indigents. Elle a formé des confréries et des corporations dont la mission est de soulager la misère humaine et qui ont toujours été le refuge des victimes de la fortune.

En Europe, jadis, les confréries et les sociétés de bienfaisance étaient bien plus nombreuses qu'aujourd'hui; malheureusement, elles ont dégénéré et ne sont

plus ce qu'elles étaient autrefois. Dans ces heureux temps, tout artisan avait sa confrérie, son patron et sa fête, et répandait le bien autour de lui. Il en reste assez aujourd'hui pour donner une idée de leur ancienne splendeur. Ces sociétés, formées dans un but chrétien, ont fini par dégénérer. La faute n'est pas à l'Église; car autant elle encourage les sociétés lorsqu'elles marchent dans la bonne voie, autant elle les réprimande au temps de leur décadence et de leur égarement. Puissent vos sociétés ne jamais dégénérer; puissent-elles toujours conserver l'esprit chrétien qui les animait lors de leur formation; qu'elles n'oublient jamais le respect qu'elles doivent à la religion; car, que l'on se le rappelle bien, sans la religion, on ne peut être bon. Vos sociétés, tant qu'elles seront fidèles à la mission qu'elles ont à remplir, trouveront un appui dans le prêtre; mais si elles marchent dans l'erreur, son devoir sera de les combattre. Il y a des gens dans le monde à qui rien ne déplaît tant que ce qu'ils appellent la domination du clergé, et qui, sous prétexte de régler comme bon leur semble leurs affaires temporelles, s'éloignent du prêtre et s'égarent. Je vous félicite de ne pas être de ce nombre. Venez souvent en ce lieu recevoir des conseils, et vous aurez le bonheur et la prospérité. Prospérez, et votre prospérité fera la joie du prêtre. Mais sachez-le bien, si vous voulez ses sympathies, ne dégénérez pas, soyez honnêtes et bons chrétiens. A propos de *bon chrétien*, je lisais l'autre jour dans un journal qu'il existe en Belgique une société à peu près semblable à celle de l'Union St. Joseph de cette ville. Sa constitution exige que pour être membre de cette société, il faut être *bon chrétien*. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer le bon sens de cette clause. Car à quoi servirait d'être membre d'une société si l'on n'est pas bon chrétien? Si les constitutions de vos différentes sociétés ne renferment pas une telle clause, suppléez à cette lacune et excluez de vos rangs ceux qui ne pourraient que vous déshonorer. Formons, tous, les vœux pour le bien-être de vos sociétés, et pour qu'elles ne perdent jamais le ciel de vue; c'est en vain que l'homme travaille, si Dieu n'est pas le but de tout. N'oublions pas, en soignant nos intérêts matériels, de songer à des intérêts bien plus puissants, ceux de l'éternité, et rappelons-nous qu'il existe un royaume céleste que chacun doit s'empresse de conquérir.”

### Exposition Universelle de 1867.

Tout le monde sait qu'en 1867 il doit y avoir, à Paris, une exposition universelle. Déjà depuis plus de six mois on s'occupe du plan et de l'emplacement de ces nouvelles grandes assises de l'industrie et des arts. Le vote récent du Corps législatif a mis fin à tout débat.

La discussion, dit un journal, portait sur deux points principaux: la permanence de l'édifice, et son emplacement. A première vue, il semblait étrange qu'on pût se décider à dépenser une grosse somme d'argent (dix à douze millions) pour construire un édifice éphémère, qui, six mois après la clôture de l'exposition, disparaîtrait, et dont les matériaux n'auraient plus que la valeur de la vieille ferraille. Il a été démontré, néanmoins, que ce système était le plus rationnel et le plus prudent; aucun des édifices construits pour des expositions universelles n'a pu suffire à la même destination douze

années plus tard, tant l'industrie avait multiplié ses produits et ses inventions, tant le cercle des exposants s'était élargi. Les pays se rapprochant de plus en plus, les peuples se connaissant mieux, entretenant les uns avec les autres des rapports plus fréquents, plus profitables, un plus grand nombre de nations veulent avoir part à la fête. Dès lors, il faut agrandir sa maison pour s'acquitter envers tous ceux qui se présentent des devoirs rigoureux de l'hospitalité. On doit faire place à ses voisins, les peuples de l'Europe; mais il serait moins permis encore de repousser ceux qui viennent de loin et qui se sont donné la peine de faire un long voyage à travers les mers et les déserts. Donc l'idée d'un palais permanent était plus séduisante que juste; aussi s'est-on prononcé pour une construction spéciale d'une durée limitée aux nécessités de l'exposition elle-même.

Quant à l'emplacement, aucun n'a pu être indiqué qui fût à la fois aussi vaste, aussi facilement disponible et aussi rapproché du centre parisien que le Champ-de-Mars. Là, d'ailleurs, le terrain, momentanément cédé par le ministère de la guerre, ne coûtera pas un sou. Il est vrai que pendant trois années environ l'armée de Paris sera privée de son champ ordinaire de manœuvres, et que les grandes revues militaires, spectacle aimé de la population et plein d'attrait pour les étrangers, ne pourront avoir lieu sur leur théâtre habituel. Mais le Ministre de la guerre, qui était le plus directement intéressé dans cette question, a consenti au sacrifice qui lui était demandé, et il s'est mis aussitôt à la recherche d'un autre terrain favorable au déploiement des troupes, afin que l'on pût montrer aux représentants de toutes les nations la belle armée française rangée en ligne de bataille, en même temps qu'on étalerait devant leurs yeux les merveilles des arts et de l'industrie de la France. Le signe de sa force apparaîtra ainsi à côté des œuvres de son génie, des résultats de sa science et de son activité.

L'Exposition de 1867 sera plus complète et mieux co-ordonnée que les précédentes qu'on a vues soit en Angleterre soit en France. Nous pouvons aujourd'hui donner là-dessus à nos lecteurs, grâce à des informations toutes particulières, des détails qui n'ont encore été publiés nulle part.

D'abord, il n'y aura point d'étages, point de galeries superposées dans le futur édifice du Champ-de-Mars; tous les objets seront placés sur un même rez-de-chaussée, à un même niveau. On évitera ainsi l'inconvénient des escaliers, la confusion des objets, le morcellement des expositions qu'on avait pourtant la prétention de ranger par nationalités. La forme du bâtiment sera ovale; son apparence extérieure ne sera peut-être pas d'un style architectural irréprochable; mais là n'était pas l'intérêt principal; il importait avant tout que l'édifice répondît intérieurement à sa destination et aux besoins du programme adopté. Or, voici à peu près quel est ce programme :

L'exposition sera, cette fois, *universelle* dans toute l'acceptation du mot; non-seulement tous les peuples y seront appelés, mais toutes les natures d'objets et de produits y seront représentées. Elle sera encyclopédique et méthodique. Rien de plus simple, de plus logique, de plus commode pour le visiteur, que l'arrangement dans lequel seront disposés les objets. La classification par nationalités et la classification par spécialités de

produits seront également respectées et se combineront de manière à présenter un ensemble qui satisfera et le savant et le simple promeneur.

Qu'on se figure un immense ovale divisé à la fois par cercles et par rayons. Chaque rayon allant de la circonférence au centre, sera consacré à une nationalité, tandis que chaque cercle marquera la limite d'une spécialité d'objets. Les cercles les plus éloignés du centre contiendront les objets les plus encombrants, les matières premières les plus primitives; et en effet, comme ils décrireont des courbes plus grandes, ils renfermeront plus d'espace pour ces sortes d'articles qui en ont le plus besoin. Les machines seront exposées dans une de ces longues galeries circulaires. Les industries ayant au contraire plus de valeur par la qualité du produit et par l'art de la main-d'œuvre, se trouveront plus rapprochées du centre. Par exemple, c'est à la circonférence qu'on rencontrera une charrue, une balle de coton, une locomotive, des appareils destinés à l'exploitation des mines; c'est dans un cercle intermédiaire que l'on trouvera les tissus; dans un cercle encore plus restreint on découvrira les instruments de la chirurgie, et dans le dernier sans doute on aura sous les yeux ces délicats objets d'orfèvrerie, de bijouterie et de joaillerie où l'art donne la main à l'industrie pour employer l'or, l'argent, le bronze, les pierres précieuses de manière à ajouter le charme de la forme au prix de la matière. Au centre enfin, qui lui-même formera un large noyau, s'étaleront les beaux-arts proprement dits: la sculpture et la peinture. En sorte que si le visiteur a parcouru l'exposition sans s'écarter du rayon assigné à un même peuple, il aura pu se faire en quelques heures une idée complète des ressources de l'industrie et du goût de ce peuple, puisqu'il aura vu, en marchant de la circonférence au centre, ses matières premières, ses machines, ses outils, ses produits fabriqués, ses œuvres artistiques. Il aura passé ainsi de ce qu'il y a, chez une nation, de plus naturel et de plus simple dans la forme, à ce qu'il y a de plus compliqué dans l'effort, de plus élevé dans la conception. D'un engin de pêche à une statue, d'une gerbe de blé à un tableau, il aura parcouru tous les degrés de l'échelle du travail et de la culture intellectuelle.

Si un visiteur studieux va au Champ-de-Mars dans le but d'examiner, de comparer avec soin les produits d'une même spécialité, d'une même industrie chez tous les peuples, sa route sera également toute tracée; il n'aura qu'à se renfermer dans le cercle de cette industrie et à continuer sa marche circulaire, passant, par exemple du Canada aux Etats-Unis, de l'Inde à la Chine, de la Chine à la Russie, de la Russie à l'Allemagne, puis à l'Italie, à l'Espagne, à la France, à l'Angleterre, etc. Il aura vu défiler en quelque sorte devant lui tous les peuples tenant chacun à la main et lui présentant tour à tour les échantillons de leur savoir-faire. Et il n'aura point été exposé à ces fatigues, à ces recherches pénibles, à ces milliers de pas pénibles, à ces milliers de pas perdus que rendaient inévitables les anciennes expositions qui n'étaient que des bazars confus et de véritables labyrinthes.

On doit comprendre maintenant la supériorité méthodique de l'exposition universelle qui se prépare pour 1867. Mais nous avons dit qu'elle serait en outre plus complète que les précédentes. En effet, elle sera agricole aussi bien qu'industrielle et artistique, et présen-

tera plusieurs innovations remarquables. Beaucoup de gros objets, de matières premières et même de produits qui n'ont rien à redouter de l'exposition au grand air, seront placés en dehors du bâtiment même; des bassins seront creusés, et l'eau ne manquera pas là où elle pourra être utile.

Mais il nous reste à faire connaître la partie la plus neuve et non la moins intéressante du programme. On veut non-seulement montrer les métiers et les produits, mais aussi, autant que possible, les ouvriers des divers pays travaillant sous les yeux des visiteurs. Des mesures ont donc été prises pour faire venir des pays étrangers, et même des plus éloignés, des familles entières d'artisans. La commission s'est entendue dans ce but avec la marine de l'Etat, qui enverra des navires chercher ces familles et les amènera en France avec leurs outils et les matières premières dont elles ont besoin. On aura, par exemple, une famille hindoue de la célèbre vallée de Cachemire, fabriquant, au Champ-de-Mars, avec le métier dont elle se sert dans l'Inde, et avec de la soie apportée de l'Inde, un de ces splendides châles, sans lesquels la corbeille d'une riche mariée ne serait pas complète. On verra travailler des ouvriers chinois, japonais, cochinchinois, des familles russes, allemandes, espagnoles. La Turquie d'Europe et d'Asie fournira son contingent de travailleurs. Le Nouveau-Monde enverra des représentants de ses diverses industries: le Mexique, en particulier, possède des sculpteurs sur bois d'une habileté extraordinaire, dans lesquels les artistes ébénistes du faubourg Saint-Antoine trouveront, dit-on, des maîtres. L'industrie française sera installée d'après le même système; non-seulement les machines seront en mouvement, mais elles ne marcheront pas pour rien: elles *travailleront*. On verra faire, par exemple, des chaussures à la mécanique: une pièce de cuir se transformera sous les yeux en paires de bottes toutes prêtes à être vendues en France ou exportées en Amérique; on verra des chiffons devenir du papier, tandis que des compositeurs d'imprimerie composeront une page de livre ou de journal; le papier sera mis sous la presse, la page sera imprimée, la feuille imprimée sera livrée aux plieuses, aux brocheuses, aux relieurs; on assistera enfin à toutes les opérations successives que nécessite la fabrication matérielle d'un livre. Il en sera ainsi pour tous les genres d'industrie qui peuvent se prêter à ce spectacle de mise en œuvre et dont le travail peut offrir quelque intérêt à la généralité des visiteurs.

Combien une pareille exposition, ainsi entendue, ne sera-t-elle pas plus attrayante, plus instructive que ses aînées! C'est ce que chacun admettra aisément, si nous avons eu le bonheur de bien nous faire comprendre.

## LE DIVORCE.

(Suite.)

### XIV

Odile et son père passèrent l'hiver et le printemps à Nice, et ne revinrent à Gand qu'au milieu de l'été. Cette longue absence, cet isolement loin de la patrie, avaient aidé en Odile l'œuvre de la grâce; elle avait senti à chaque instant le besoin de se rapprocher de Dieu, et, pour certaines âmes, trop émuës par les terrestres affections, la parole de l'*Imitation*, qui dit qu'on ne se sanc-

tifie guère en voyageant, n'est pas peut-être tout à fait exacte. Dans des lieux inconnus, parmi des figures étrangères, elles vont chercher celui qu'elles connaissent; parlant peu aux hommes, elles parlent davantage à Dieu et vivent en sa présence et dans une plus intime familiarité. A Gand, dans la dangereuse atmosphère de la maison paternelle, au milieu des conversations légères, des dénigrements impies qui, chaque jour, auraient frappé ses oreilles, peut-être Odile eût-elle faibli; le grain céleste se fût séché sur les pierres ou dispersé parmi le sable; trop de vents auraient agité la flamme tremblante pour qu'elle pût donner une vive et persévérante lumière; mais la main de Dieu avait conduit la jeune femme à l'écart et lui avait préparé de longues heures de solitude, une grande séparation de ses relations habituelles, et de salutaires tristesses dans lesquelles l'âme repliée sur elle-même médita, pria et chercha pour toujours un refuge dans le sein du Seigneur. Quand elle revint à Gand, Odile était instruite, éclairée; le travail intérieur qui s'était fait en elle avait adouci son caractère et trempé son âme dans les eaux du christianisme, ces eaux douces et puissantes, qui ne laissent rien de vulnérable à l'être qu'elles ont enveloppé de leurs flots.

Elle avait habitué son père à la voir se livrer exactement à ses exercices de piété; il murmurait, il raillait, il contrariait souvent; mais Odile désormais était armée de force et de patience; elle supportait doucement les sarcasmes et répondait aux raisonnements par une raison plus forte; et, comme M. Paulus l'aimait, il la laissait libre de ses actions, se bornant à une petite persécution en paroles. "Te voilà comme les autres femmes, toute livrée aux prêtres; ils t'ont fascinée, ils possèdent ton âme, tu n'oses plus respirer qu'avec leur permission. Et moi qui te croyais indépendante de tout joug! Je te citais jadis à Thibault, tu avais eu t'affranchir des préjugés, tu n'avais donné entrée à la robe noire ni dans ta maison ni dans ton cœur; et te voilà comme les autres... et ma fortune ira enrichir quelque couvent!... J'aimerais mieux, vois-tu, te voir encore mariée à ton Guido que de te voir la vassale d'un dominicain ou d'un jésuite!"

Ces discours étaient le pain quotidien d'Odile, mais ils ne l'attristaient que lorsque le nom de son mari s'y trouvait mêlé. Elle évitait toutes les occasions d'entendre parler de celui qu'elle ne devait plus revoir; mais ce nom, qui n'était jamais absent de sa pensée, était toujours présent dans sa prière. Que demandait-elle à Dieu pour lui? la foi, le repentir et la divine espérance dont elle était elle-même animée.

Un jour, son père revint de la bourse plus tôt que de coutume; il avait l'air animé et se frottait les mains.

"Sais-tu ce que je viens d'apprendre? dit-il à sa fille. Guido, ton mari, le banquier Walmeire enfin, est en pleine déconfiture. C'est l'entretien de la bourse; la maison Joris y perd une somme énorme. Cela devait finir ainsi.

— Mon Dieu! quel affreux malheur! s'écria Odile.

— Vas-tu le plaindre maintenant, cet orgueilleux qui n'a que ce qu'il mérite... Pas tant de charité chrétienne, ma fille, ça devient agaçant à la fin."

O sainte charité chrétienne, d'où découle tout autre amour, les eaux de la mer ne peuvent l'éteindre! que pouvaient donc les paroles de M. Paulus? Elles avaient apporté seulement au cœur d'Odile la plus pénible

impression; mille pensées l'agitaient; elle eût voulu voler au secours de Guido, lui offrir ce qu'elle possédait, l'aider, le soutenir dans cette crise suprême... Mais le moyen? sa fortune était entre les mains de son père qui ne s'en dessaisirait pas, et Guido, irrité contre elle, lié d'ailleurs à une autre, repousserait avec dédain les consolations qu'elle eût voulu lui prodiguer. Elle cherchait, elle hésitait et ne trouvait rien. Un jour, elle osa insinuer un mot à ce sujet en causant avec M. Paulus, et, pour la première fois, il eut un violent accès de colère contre sa fille. "Si vous vous dégradiez à ce point, s'écria-t-il, jusqu'à porter des secours à votre ex-mari, ma parole d'honneur, je vous ferais interdire! Sachez, du reste, qu'il est trop tard: son concordat est signé, et il donne 60 0/0 à ses créanciers. Et ne me parlez plus de lui, si vous voulez que nous vivions en paix."

Lorsqu'un homme se noie, l'onde agitée tourbillonne, et pendant quelques instants l'écume et les vagues indiquent le lieu du sinistre; puis l'abîme se referme, le soleil joue sur les flots, les eaux ont repris leur cours régulier, et le passant ne peut pas découvrir l'endroit où une créature humaine a subi les affres de la mort. Il en est ainsi des bruits du monde après un grand malheur: on ne parle que de cela, on en parle moins, on n'en parle plus: le silence et l'oubli se font autour de celui qui a disparu du banquet des heureux. Cette règle, presque sans exception, s'accomplit en son entier pour Guido Walmeire; on parla beaucoup de son infortune, on raisonna, on blâma, on s'écria, puis on se tut, et les mois succédèrent aux mois sans qu'Odile entendit une parole, amie ou ennemie, qui le concernât. Les informations qu'elle fit prendre à Bruxelles ne furent pas couronnées de succès; le syndic de la faillite lui répondit qu'après avoir satisfait autant qu'il l'avait pu à ses créanciers, M. Walmeire était passé en pays étranger. On le croyait en Russie. Elle essaya encore quelques tentatives qui, toutes, demeurèrent inutiles, et convaincue qu'elle ne verrait plus Guido en cette vie, elle se regarda, dès ce moment, comme une veuve consacrée à Dieu, et se livra, autant qu'elle le pût, aux œuvres de charité et de dévotion. Son cœur volait dans cette voie, mais elle évitait cependant les manifestations qui auraient pu offusquer M. Paulus: gagner celui-ci à Dieu semblait désormais le but unique de sa vie: elle ne faisait pas de progrès sensibles, mais elle avait obtenu une certaine indépendance, et pour qui connaît les libres penseurs et la liberté qu'ils accordent aux autres, c'était là chose remarquable et rare. Il est vrai que M. Paulus vieillissait, et qu'il craignait de perdre la présence de sa fille qui, seule, depuis l'absence prolongée du docteur, donnait un peu de vie à sa maison.

Elle ne voyait cependant personne que Gabrielle, amie fidèle de tous les temps, et qui lui était devenue de plus en plus chère, par cette union en une même foi qui est le souverain lien des âmes. M. Serclaes la voyait d'un œil plus favorable, et le changement qui s'était fait en elle les avait rapprochés, et Odile trouvait un plaisir mélancolique à venir dans cette maison où sa fille avait tant joué, à revoir ces jeunes filles, aimables compagnes de Marguerite, et à passer quelques heures dans ces lieux où l'enfant avait goûté les derniers moments heureux de sa courte vie.

Un jour elle dînait chez Mme Serclaes en petit comité. Les enfants entouraient la table, comme un

plut de jeunes oliviers, et un seul étranger, ancien ami de M. Serclaes, rompait l'intimité de ce petit cercle. Les deux amis parlèrent de leur jeune âge, du temps du collège et du temps de l'Université; ils évoquèrent d'anciens souvenirs et d'anciens noms, et l'étranger, après avoir vidé le tiroir des: *Vous souvenez-vous?* dit enfin: "Nous avions pour condisciple à l'Athénée un jeune homme nommé Walmeire, plus jeune que nous, n'est-il pas vrai, Serclaes?"

— Certainement, Guido Walmeire, il a été banquier chez nous et à Bruxelles.

— Je l'avais absolument perdu de vue depuis vingt ans, car, vous le savez, au sortir de l'Université, j'ai été envoyé, comme ingénieur, dans le Luxembourg et je n'ai revu Gand qu'en passant. Mais voilà que dans mon nouveau service, au chemin de fer de l'Ouest, j'ai retrouvé ce pauvre Walmeire! Figurez-vous qu'il est commis aux écritures dans mes bureaux, à Furnes!

— Mon Dieu! dit Gabrielle avec émotion, nous ignorons son sort. Et il est très-malheureux?

— Jugez-en, madame: il est pauvre, rivé à une besogne ingrate, dans la plus triste ville de la Belgique, et de plus malade à n'en pas revenir, je crois.

— Il n'est pas seul? sa femme?

— Ah! madame, que vous connaissez peu certaines femmes! Sa femme l'a abandonné à l'époque de sa faillite. Mme Ida Franck est de l'espèce des rats qui s'en vont quand les maisons croulent. Je l'avais connue jadis à Liège, avec son premier mari, mon collègue, fort honnête homme, qu'elle a rendu malheureux par ses exigences et sa coquetterie.

— Et il est tout à fait seul?—Qui, Walmeire? absolument, dans une triste chambre, sur la place de Furnes. Ah! j'oubliais, il a auprès de lui son petit garçon. Pauvre petit être!"

Odile n'avait rien dit; elle s'était reculée dans l'ombre, et Gabrielle eut peur en la voyant si pâle et si épuisée. Elle pressa la fin du dîner, et, lorsqu'on se leva de table, elle lui serra la main: "Je pars pour Furnes, lui dit Odile.

— Je l'avais deviné, répondit son amie; que Dieu soit avec toi, chère Odile, tu fais ce que tu dois."

## XV

Entre toutes les villes de la Belgique, Furnes offre un aspect étrange. Bâtie dans des temps reculés, ayant joui, aux âges brillants de la Flandre, d'une immense prospérité, ayant nourri dans ses murailles une population nombreuse, elle a vu décliner sa fortune et se décimer son peuple. Le commerce s'est retiré d'elle, la maladie a sévi sur ses enfants, et il lui reste aujourd'hui une vaste enceinte solitaire, des monuments que nul ne visite, des églises où même, aux plus grandes fêtes, les fidèles semblent isolés; c'est une nécropole, c'est un sépulchre, et aucun mot ne saurait rendre la tristesse profonde et sinistre dont cette vieille cité est empreinte. Pourtant, la grande place de Furnes ne manque pas de caractère: deux antiques églises la dominent de leurs pignons noirs par les siècles, un hôtel-de-ville majestueux semble attendre les échevins et les chefs des métiers du temps passé; à côté s'élève le palais de Justice, ancien et d'un noble style; à l'un des angles de la place, on voit un vaste bâtiment dans le style de la Renaissance, et qu'on nomme le *Pavillon*

des officiers ; sous cette large voûte, ne semble-t-il pas voir errer les lettres, les pourpoints de buffle, les longues épées des vieilles bandes espagnoles ? Une boucherie, digne des pinceaux de Rembrandt, laisse voir au passant, sous sa profonde arcade et à travers mille jeux d'ombre et de lumière, les corps des animaux pendus à la voûte et prenant dans l'ombre une forme fantastique ; toutes les autres maisons qui forment le carré de la place sont très-anciennes ; ce sont de gothiques auberges dont l'enseigne de fer est ballottée au vent, et telles qu'on en voit dans les vieux tableaux, des pignons dentelés, des façades à tourelles, rien de moderne, ni, répétons-le, rien de vivant.

Le soir approche, quand une voiture, prise à l'embarcadère, déposa Odile sur cette place, alors déserte. Le cœur lui battait, et, avant de chercher la demeure de son mari, elle entra dans l'église de Sainte-Walberge, et se prosterna un instant sur la pierre. Rien de plus triste et de plus sombre que l'intérieur de ces nefs, qui remontent, dit-on, à Baudouin Bras-de-Fer ; l'humidité suinte le long des murailles, le froid et une espèce de terreur vous saisissent sous ces voûtes silencieuses, pleines de l'inexprimable mélancolie des siècles. Odile subit cette impression, mais un sentiment d'espérance, un appel vers Dieu qui la voyait, l'encouragea, et elle sortit du saint lieu, calme et rendue à elle-même. Elle alla droit à la boucherie, au fond de laquelle brillait une petite lampe, et là, elle demanda l'adresse de son mari.

“ En face, lui dit-on, chez l'épicier.”

MATHILDE BOURDON.

(A continuer.)

### Sermon

Prononcé à la Cathédrale de Québec, le 26 juin 1865, jour de la fête de St. Jean Baptiste,

PAR M. L'ABBE T. A. CHANDONNET.

*Dabo tibi gentes hereditatem tuam.*  
Je te donnerai les nations en héritage.  
Ps. 2, v. 18.

(Suite.)

#### I

Mes Frères,

Et sur quelles plages autres que des plages chrétiennes, avez-vous donc aperçu, au sommet de la montagne, en vue de tous les enfants des hommes, le type mourant de la justice et de la charité ?

Sur quelles plages autres que des plages chrétiennes, avez-vous rencontré des prodiges de vie morale à l'égal des nôtres ?

Et pourquoi donc doit-il en être infailliblement ainsi ? C'est que la perfection de la vie morale dépend de trois choses : du principe souverain qui est Dieu, de l'énergie intelligente et libre de l'homme, de la hauteur souveraine du but. Or, ces trois éléments essentiels atteignent dans le christianisme la sublimité du surnaturel.

Que fait donc le christianisme ? Non seulement il corrige le vague de l'ordre naturel, mais encore il élève cet ordre et monte avec lui. Et le peuple, et le citoyen vraiment chrétien sera à la fois savant, libre, juste, charitable, à la honte de l'indifférence et de l'impunité. Plus fidèle à Dieu, il sera plus fidèle aux hommes ; plus attaché à Dieu, il s'attachera plus à ses frères. Car infidèle

à Dieu et infidèle aux hommes, c'est une inconséquence logique dont l'homme sensé n'est pas longtemps capable.

Dans l'ordre des faits, M. F., je me contente de ceux qui arrivent spontanément à votre souvenir. Vous n'avez pas besoin que je vous rappelle notre histoire. On l'a dit plus d'une fois : c'est la religion catholique qui nous a faits ce que nous sommes. Elle s'est répandue largement autour de l'individu, de la famille et de l'Etat ; elle a pénétré nos lois et nos institutions ; elle nous a donné des temps héroïques. Aux jours mauvais, elle a fait signer des conventions protectrices ; elle nous a inspirés au milieu des tempêtes ; c'est elle surtout qui nous a réunis en nous éloignant d'une fraternité perfide ; c'est elle qui active nos forces à nous peuple catholique, qui les triple, comme elle a fait, vous le savez, à la frayeur de ses adversaires, même en Angleterre et aux États-Unis.

Plus d'une fois les vétérans de nos luttes politiques lui ont rendu cet éclatant témoignage. Pourtant, j'ai lu sur des feuilles éphémères, qui traînaient de par la patrie un nom catholique, j'ai lu que la religion n'importe pas à la patrie. Mais qu'est-ce donc que la vie morale de la patrie ? Que serait-elle donc sans ses rapports avec Dieu ? Et les rapports de l'homme libre avec Dieu, comment s'appellent-ils donc, si ce n'est religion ? Et la religion de la patrie, qu'est-ce donc autre chose que la patrie elle-même dans la plus haute personification de sa dignité ? Et comment se ferait-il donc que la vérité et le bien supérieur dont s'empare la vie morale de la patrie, ne deviendrait pas son meilleur patrimoine, l'âme de son âme, la vie de sa vie ?

Ah ! sur ces feuilles éphémères, nous avons vu aussi l'injure jetée à la face de notre Église, prodiguée à ses ministres, allant frapper lâchement jusqu'à la tombe vénérée de ceux qui sont morts ! Nous l'avons vu, M. F., et en le voyant, nous avons dit : Un jour, des enfants plus dignes de leurs généreux pères protesteront ensemble au nom de la justice, de l'honneur et du sang.

#### II.

Mais la patrie vit encore d'une autre vie, c'est la vie sensible. Inférieure à la vie morale, soumise à elle comme à une maîtresse et une protectrice, elle ne laisse pas d'exercer, dans une certaine dépendance naturelle, et le feu ardent de sa propre activité.

Qu'est-ce que la vie sensible de la patrie ? M. F., faites l'ascension de cette montagne, atteignez le sommet, levez les yeux et voyez. Voyez cette charmante variété d'aspect ; cet heureux mélange de cimes qui s'élèvent, de coteaux qui se gonflent, de rivières qui serpentent, de plaines qui s'abaissent, et se distinguent par une floraison dessinée comme les couleurs de l'arc-en-ciel, en promettant des fruits aussi divers que les fleurs. Les rayons même du soleil, sortant d'un seul foyer, viennent de revêtir dans l'humidité de l'atmosphère terrestre des teintes qui les distinguent sans cémentir l'unité de leur origine.

Embriquez sur ce vaisseau, allez visiter des plages plus éloignées et plus étrangères ; chacune d'elles vous présentera sa variété.

Si vous pénétrez jusqu'aux entrailles mêmes de la terre, sa fécondité originale étalera à vos yeux des richesses qui ne sont pas les richesses d'un monde étranger. Partois votre œil exercé croira saisir des ressemblances ; mais ces ressemblances sont des ombres qui ne confon-

dent pas l'immense variété des tableaux que le doigt de Dieu a tracée en les animant sur la substance terrestre comme sur une toile. Voilà en image la vie sensible de la patrie. En réalité, c'est la physionomie animée de la patrie. Cette physionomie qui se lit sur le front, dans les yeux, dans tous les traits, dans la voix, dans les allures mêmes de tout être qui vit. Otez lui cette énergie visible, il peut vivre de la vie physique, mais sensiblement il est mort.

Sortons de l'aostraction. Voyez parmi les hommes ces patries diverses qui composent la grande société humaine, comme les divers sols tendent à constituer l'immensité du globe terrestre; ces physionomies diverses qui les distinguent sans les opposer, mieux encore que ne font les fleuves, les montagnes et les mers. Le descendant des Gaulois conserve encore, dans une vitalité qui ne se repose pas, sous une apparence moins solennelle, la profondeur de la méthode, la jovialité qui se rit même du malheur, le sens de la justice, le courage bouillant, la chaleur de l'hospitalité qui distingua ses pères. L'Anglais tient à l'ampleur et à la dignité de sa démarche, à la hauteur de son caractère, à la froideur de son courage, à la constance inébranlable de ses décrets. L'Italien aime encore à fournir au Capitole chrétien le dévouement de ses saints, le sang de ses martyrs; il est judicieux, vif et emporté, comme tout enfant gâté de la Providence.

O Dieu, que vous êtes riche dans vos œuvres! Avec quelle prodigieuse et sublime fécondité vous avez distribué à chaque nation sa parure et ses ornements! Chaque peuple a son type et sa nature: c'est votre loi; et jamais l'homme, quoiqu'il fasse, ne franchira cette limite; la nature se corrige, mais elle ne se dompte pas.

Je le sais, depuis le commencement des temps, l'homme a tenté de confondre ce que Dieu a voulu distinguer; et les races sont encore debout; elles peuvent s'aimer, se tendre la main, s'unir même par les liens d'une intime charité; mais la charité ne fut jamais la confusion.

Les tyrans ont essayé cette œuvre insensée; mais la nature, qui parle au nom de Dieu, a fait résistance. Chassée sur un point du monde, elle a fui sur un autre; elle y a enfoncé ces racines, et elle respire en liberté.

L'Irlandais n'a pas dépouillé sur des plages adoptives la fermeté de sa foi, le bouillant de son caractère et de son industrie miraculeuse.

Les rameaux détachés de la France, au milieu des orages, à mille lieues de distance, croissent et poussent des fleurs dont les couleurs sont encore vives. Il en est plus d'un parmi vous, M. F., qui ont rencontré avec bonheur un exilé encore français. Le sauvage même des forêts canadiennes vit encore dans l'atmosphère éclatante d'une civilisation favorable. Je puis me tromper; mais il me semble que nos descendants distingueront, au premier coup d'œil, le Polonais martyrisé à côté de son bourreau.

Il est vrai, mes chers compatriotes, que les races, surtout les parcelles qui s'en détachent, peuvent mourir à la vie sensible, mais, ne l'oublions pas, cette mort n'est pas souvent par défiance, mais par connivence. On a péri, c'est qu'on a voulu périr pour vivre d'une vie étrangère. Or, quand on cède, personne ne peut se vanter ni de la victoire, ni de la défaite.

Nous aussi, Canadiens-Français, nous possédons une

vie sensible, sur ces bords aussi bien conquis par nos pères qu'ils l'ont été par des étrangers. Cette vie sensible, c'est une partie de nous; c'est nous; et certes, nous n'avons à rougir ni de ceux qui nous l'ont transmise, ni de l'usage que nous pouvons en faire.

Mais à quoi tient en général et spécialement pour nous, cette vie sensible? A trois sources principales: l'éducation, la langue et le sang, auxquelles je rapporterais volontiers nos coutumes, notre extérieur et jusqu'à la fantaisie de nos vêtements.

C'est ici, M. F., que je demande l'action bienfaisante de la vie morale, de la force, de l'énergie que doivent savoir déployer des hommes libres, pour conserver, perfectionner leur propre vie et prévenir les funestes atteintes de la mort.

Ici encore, M. F., je réclame le privilège de parler en toute franchise, sans arrière-pensée ni d'orgueil, ni de blâme; et quelle que soit la portée qu'on donne à mes paroles, pourvu qu'elle soit juste, je ne m'en plaindrai pas.

L'éducation doit être patriotique; non seulement elle doit être catholique, religieuse, morale, non seulement elle doit être haute et forte, puisque l'éducation, à ce point de vue, dispose de notre vie morale, patriotique; mais encore, dans l'intérêt de notre vie sensible, au point de vue de nos mœurs canadiennes, elle doit être nationale.

En effet, M. F., les mœurs qui cèdent quelquefois même entre les mains de l'homme ne sont qu'une cire molle et flexible entre les mains d'un enfant. Elles sont sensibles à la culture; et bien que l'enfant canadien aime naturellement à montrer des mœurs canadiennes, cependant, sous l'influence de l'éducation, il consentira sans peine à revêtir pour la vie des mœurs étrangères. L'éducation, qui fait l'homme religieux, fait aussi l'homme patriote, le digne enfant de la patrie, respirant, comme ses pères et ses concitoyens, de la même vie sensible.

La langue. A ce mot, mes chers compatriotes, un sentiment patriotique, mêlé de joie et de tristesse, a sans doute pénétré vos âmes.

La langue, cet élément de la patrie, ce diamant précieux où viennent passer successivement, avec le flot du temps, ses pensées, ses affections, ses hymnes, ses soupirs et ses plaintes; la langue, qui relie le présent aux existences du passé; la langue, la voix de nos ancêtres, notre voix, la voix de nos enfants; la langue, cette noble défense, cet élément indispensable d'union nationale, ce rempart inexpugnable contre les envahissements jaloux des mœurs étrangères; la langue, le souffle le plus pur, la vie de la patrie.

Un peuple meurt-il avec sa langue? Un peuple vit-il, quand il a perdu sa voix? O voix de notre patrie! ton nom seul a rendu nos oreilles attentives, nos poitrines palpitantes.

Oh! honneur à vous, citoyens dévoués et patriotes, qui consacrez une large part de votre vie à cultiver ce précieux élément de la nôtre; écrivains bien doués, qui respectez partout la pureté ombreuse de son origine.

Honneur à vous aussi, qui sans rien enlever au droit sacré de notre langue nationale, savez prendre, dans la lutte, une arme étrangère, la saisir dans les mains de vos adversaires, la manier à votre tour, vous en faire un élément nécessaire au soin des intérêts publics ou même des intérêts privés.



Oui, tout cela réjouit le cœur généreux de la patrie. Mais à côté de ce beau et patriotique spectacle, il en est un, et je le dirai sans froisser personne, car je le dis après tout le monde, il en est un qui l'attriste.

Partout, sur nos places publiques, dans nos rues, dans nos bureaux, dans nos salons, vous entendez résonner l'accent envahisseur d'une langue étrangère. Hélas ! quelquefois le génie même de cette langue jalouse veille nuit et jour auprès du berceau de nos enfants et les forme par avance à la rigidité de son caractère. Est-ce tout ? Oh ! on va même jusqu'à infliger à sa langue maternelle la tournure de l'étrangère, jusqu'à traduire son nom propre, le nom de sa famille, le nom de ses ancêtres, à le traduire par un son étranger, quelquefois même à la lettre.

Et qu'est-ce qui a commandé tous ces sacrifices ? La justice ? non. La charité ? non. La politesse ? non plus. Qu'est-ce donc ? C'est le mépris et la honte de sa race ; la préférence et l'honneur d'une race étrangère.

O traître, déserteur de notre langue, mendiant d'une vie étrangère, partez, vous n'êtes pas propre à la vie nationale ; soyez désavoué par vos frères, en attendant que vous le soyez par l'étranger ! Pour nous, mes chers compatriotes, tenons à notre langue. Tenons-y pour nos enfants, pour la jeunesse, pour nous-mêmes. Tenons-y tous partout et toujours ; je n'entends pas avec la violence du fanatisme, mais avec l'amour, l'ardeur et la fermeté d'hommes qui vivent du droit et du devoir. La vie de notre langue est encore dans les mains de notre conseil. N'attirons donc jamais sur nos têtes le reproche de l'avoir trahie. Non seulement il faut y tenir, mais il faut lui faire honneur, il faut même quelquefois l'imposer.

Ici, généreux défenseurs de nos mœurs et de notre langue, vous n'avez pas oublié que plus d'une fois, dans des luttes différentes, il a fallu, pour vaincre, une autre puissance que la vôtre. Plus d'une fois, il a fallu que l'ange qui veille au foyer de la famille, non seulement excitât vos courages, mais encore vous imposât le généreux martyre du sacrifice par l'exemple sublime du sien. C'est même à sa pensée que l'on a dû souvent le privilège de commander à la victoire.

Eh bien ! il est un champ de bataille où la lutte dure encore, et où, moins que sur tout autre, nous ne pouvons espérer de vaincre seuls. C'est le champ de nos mœurs, la lutte vitale de notre langue et de nos coutumes. Ici, notre empire est largement partagé ; et nous pouvons bien en faire l'aveu, la première puissance, ce n'est pas nous, c'est la femme. Elle seule, en effet, dans la royauté d'une puissance forte et délicate, peut soutenir l'honneur de notre langue, l'imposer aux citoyens et même à l'étranger, jusque dans les salons où elle règne. Mères, sœurs, épouses canadiennes, c'est là, vous le savez, votre patriotique mission ; et personne ne doute qu'héritières de tant de vertus qui vous ont précédées dans notre pays, louées naguère, par une bouche, du haut de la première chaire de France, vous ne remplissiez ce patriotique apostolat avec dignité et avec bonheur.

Le sang est le troisième principe de notre vie sensible.

Or, c'est une loi que la source de la vie doit être pure, si l'on veut que la vie elle-même le soit. Une origine partagée ne donnera trop souvent à la patrie qu'une partie calculée du cœur et de l'énergie. Cependant nous avons besoin de toutes les forces. Je sais que je

touche ici au plus délicat des sujets, où chaque exemple particulier a droit au respect même de la patrie. Mais aussi je ne parle qu'en général ; et quelque respect que je doive et veuille accorder aux exceptions, je ne puis m'empêcher d'admirer l'énergie sublime de cette Blanche d'Haberville, et de croire qu'elle peut servir de modèle aux nobles femmes du Canada.

Je puis me faire illusion ; mais laissez-moi souhaiter que ce trait, qui ferme si bien le plus vrai de nos romans canadiens, n'orne encore un jour les dernières pages de notre histoire.

(A continuer.)

La retraite de messieurs les Curés du diocèse de Montréal est commencée le 10 de ce mois, au Grand Séminaire de cette ville. Elle est prêchée par le Rév. Père Jérôme Kajewicz, Sup. des Pères de la Résurrection. Ce vénérable religieux est un ancien officier polonois qui, après avoir passé plusieurs années dans l'armée, se retira du monde et fonda depuis la Congrégation des Pères de la Résurrection. Il demeure habituellement à Rome.

En venant visiter quelques maisons de ses Pères qui sont établis dans le diocèse d'Hamilton, il a bien voulu aussi visiter Montréal et accepter l'invitation que lui a faite M. l'Administrateur de ce diocèse de prêcher la retraite de MM. les Curés et celle de MM. les Vicaires, qui la suivra immédiatement.

#### ANNUAIRE DE L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Cette publication annuelle indique toujours la prospérité de l'Université Laval. Nous comprenons que cette belle institution doit être fière d'initier le public à tous les détails qui la concernent ; elle est loin d'y perdre à être connue. Les meilleurs professeurs dans toutes les branches, elle les possède. Les élèves sont environnés de tout le confortable désirable ; les différents cours ne laissent rien à désirer. Bref, les Canadiens-Français peuvent s'enorgueillir des succès de la seule institution de ce genre qu'ils possèdent.

Décédé à l'Archevêché, vendredi matin, à 1h., Messire Ed. Faucher, curé de St. Louis de Lotbinière depuis 33 ans. M. Faucher était né à St. Michel de la Durantais, le 24 avril 1802, et fut ordonné prêtre à Québec, le 3 octobre 1824. Il passa plusieurs années dans les missions de Ristigouche et de Carleton avant de venir à Lotbinière et conserva toujours un grand attachement pour ces promesses de son ministère. Il y était retourné cet été comme pour faire ses adieux, et en arrivant à Québec, il est mort après quelques jours de maladie seulement. Son corps a été transporté à Lotbinière pour y être inhumé à 10h.

Messieurs les membres de l'association de prières pour les prêtres défunts, sont informés que M. Faucher appartenait à la section de trois messes, à la Société Ecclésiastique de St. Michel et à la Congrégation du Petit Séminaire de Québec.

EDMOND LANGEVIN, Ptre.,  
Secrétaire.

Archevêché, 11 août 1865.

Imprimé et publié par E. SÉNÉCAL, 10, rue St. Vincent.